

Par le trou de la serrure : simple histoire

Autor(en): **F.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR depuis quelques semaines, à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.



LE POUR ET LE CONTRE

Il y a des personnes qui, avec une intransigeance, peut-être excessive, condamnent les cafés. On peut leur donner raison ou les trouver trop sévères, suivant le point de vue duquel on examine la question. Elles prétendent, ces personnes, que les cafés désagrègent les ménages et qu'ils incitent aux excès de toutes sortes. Il convient, pour être raisonnable, de ne pas condamner sans rémission l'institution, parce qu'il est des gens « qui ne savent pas s'en servir ».

A celui qui proscribit de son usage les boissons dites alcooliques, les cafés offrent toutes les boissons inoffensives qu'il peut désirer : thé de Chine ou de Ceylan, la bienfaisante camomille, tisanes de tilleul, de menthe, sirop, eau pure ou oxygénée : Henniez, Romanel, Arkina, Montreux, Aigle, recommandées par MM. les médecins, café noir ou café « crème », de nom souvent. Ah! il va bien sans dire qu'il ne faut pas commander un café « kirsch » ou « marc ». Que voulez-vous de mieux ?

Et si, jadis, oh ! il y a déjà bien des années, on n'eût pas osé demander, au café, de l'eau, — du sirop — enfants exceptés — ou des tisanes, dites-vous bien qu'à présent, buveurs d'eau et de tisanes et buveurs de vin font très bon ménage. Plus de protestations, plus de sarcasmes ; chacun commande ce qu'il veut ; c'est le régime de la liberté, de la liberté la plus complète.

Du côté des consommateurs d'alcool, il y a aussi différentes catégories. Il y a ceux qui boivent du « blanc » ; deux décis, si l'on est seul, trois décis si l'on est deux ; un demi, si l'on est en plus nombreuse compagnie. Les uns boivent du « nouveau », qui, disent-ils, est plus « mordant » ; ce sont les disciples du bicarbonate de soude ou des pilules pour le foie. D'autres, plus soucieux de la tranquillité de leur estomac, boivent du « vieux », en attendant que le nouveau aît l'âge raisonnable.

Il y a aussi les buveurs de vin rouge. Le blanc, assurant-ils, les énerve ou ne convient pas à leurs organes digestifs. Ils sont, en général, plus calmes

et moins plaisants que les buveurs de blanc. Ils prétendent, plus ou moins communément — ont-ils raison ? — d'avoir quelque peine à trouver de très bon vin rouge « ouvert ». Nous n'y sommes pas encore habitués. Mais ils se consolent, disant qu'il ne chicane au moins pas leurs nerfs et qu'on en boit moins que de blanc, d'où profit pour l'estomac et le portemonnaie. Le rouge ne « redemande » guère. Tout le monde ne peut s'offrir une demi-bouteille de Pommard ou de Nuits St-Georges.

Il y a de même les amateurs d'apéritifs de tout genre. Les apéritifs sont légion, surtout depuis la juste proscription de l'ancien apéritif traditionnel. Ils sont, selon les annonces des journaux, tous recommandés par MM. les médecins, qui, lorsqu'on va les consulter, ne confirment pas toujours leurs attestations.

Autre particularité des cafés, c'est qu'ils sont un théâtre d'observations des plus variées et intéressantes sur la vie actuelle. Aujourd'hui, est-ce un bien, est-ce un mal ? — nous laissons à nos lectrices et lecteurs le soin de juger — le beau sexe est un client presque aussi assidu des cafés que le sexe fort. Evidemment, il y a, pour la vie familiale, déficit incontestable et sans doute fâcheux. Mais on assure qu'on ne peut remonter le courant.

On va beaucoup plus souvent qu'autrefois souper au café, en famille. Parfois, les enfants sont à la maison, abandonnés aux soins distraits d'une petite « volontaire », ou bien même ils sont tout seuls, enfermés. D'autrefois, on les amène au café et ils s'endorment, dans la fumée et le brouhaha, sur les genoux de leur maman. Qu'ils seraient mieux dans leur petit lit !

Les jeunes viennent au café avec leur fiancée ou leur amie, dont le premier soin, en entrant, est de se « refaire le visage et la tête ». Il y a dans le petit sac tout ce qu'il faut pour cela. Nous nous souvenons d'un temps où nos mamans y mettaient un peu plus de discrétion et, nous nous permettons d'ajouter, de bienséance.

— Messieurs, c'est l'heure ! fait le patron. Il n'y a pas de permission. Du reste, les garçons ou les sommelières ont déjà mis les chaises, pieds en l'air, sur les tables. On commence à balayer. N'attendons pas le coup de « biolle ». Rentrons ! Bonne nuit à tous ! J. M.



LO MENISTRE ET LO MAIDZO

S'AMAVANT bien clliào coo, quand bin l'irant adî à sè mourgâ. L'avant ti lè dou la leinga bin rasserya et la sadze-fenna que l'âo z'avâi copa lo fi n'avâi pas robâ sa dzornâ. Ion ètâi menistre dza du grand temps et savâi tant bin prédzî que quand dèvesâve de la vallâie de Josaphat, âo bin de clli riô que l'appelâvant lo *torreint de Cédron*, on arâi djurâ que lè cougnessâi assebin que lo Tsalet à Goubet âo bin lo riô dâi Moille. Savâi tot cein d'apri la Bibllia.

Lo mâidzo, lî, ètâi mâidzo dza du grand temps assebin, ion de clliào crâno mâidzo quemet ein a tant dein noutron payî, adî prêt à pistâ pè ti lè temps et tote lè cramene. Et quand s'ètâi bin trovougnî tota la dzorna avoué sè malâdo, à eindourâ lè pllieint, la fam et lo frâi, son pe gros dzoïio ètâi de passâ à la cura, baillî la bouna né à son ami lo menistre. Bèvessant on verro, ein foumeint na pipâ de bon taba dâi d'auto iâdzo, et pu dèvesâvant de tot po coumeincî. Faut vu dere que l'avant zu ètâ dein lè z'écoule enseimbllo quand recordâvant po l'âo z'apprendre l'âo metî pè Lozena. N'étant pas de la mima société, ion l'avâi zâo zu met la carletta rodze, l'auto la bliiantse, mâ n'èin tsailles-sâi rein po l'âo z'amâ. Quinte boune dzein, allâ pî !

— Te sâ, que desâi lo mâidzo, vigno de vére la Zabî à Cardinaux, vâo passâ l'arma à gautse dévant houit dzo ; l'â la bourdze tota boreinflia.

— La poutra Zabî ! so repondâi lo menistre, mè faut pas âobliâ d'allâ l'âi fére onna préira dèman.

— Peuh ! que desâi lo mâidzo que l'ètâi on incrédule quemet lo Thomas de la Bibllia, po sa maladi, ta vesita cein vâo pas l'âi montâ mè que ma choqua. L'è condamnâie et pu l'è tot.

— T'î rein qu'on moquèran, fasâi lo menistre. On a tot parâi vu dâi merâcllo.

— Quaise-tè, Potiphar, avoué tè merâcllo !

— L'è su, que l'âi n'a zu. Et Lazare que l'ètâi dza dein lo vâ (bière) et que sè relèvà.

— Te sâ, l'è pas vu, et pu cein l'è dâo vilhio. N'è pas de noutron temps qu'on verrâi dâi moo saillî dinse dâo cimetiéro.

— L'è pardieu bin veré, repondâi lo menistre que voliâve l'âi plliantâ on tchoû. Faut pas ître èbahia : lè mâidzo d'ora sant trâo suti, et avoué leu on è moo à tsavon !

Marc à Louis.

Mot d'enfants. — Voyons, petite Susy, dit la maîtresse, comment s'appelle le mari d'une poule ?

— Un coq, Mademoiselle.

— Bien, et le mari d'une cane ?

— Un... parapluie, Mademoiselle.

PAR LE TROU DE LA SERRURE

Simple histoire.

L y a, dans la vie de certaines femmes, des drames singuliers dont il semble parfois que l'on doive à jamais se souvenir. A les apprendre, le cœur est empoigné d'une pitié brusque... ; et cependant, il suffit d'une robe nouvelle ou d'un compliment reçu pour que la trace violente qu'ils ont laissée, s'efface et disparaisse.

... Parce qu'elle avait été invitée par des amies, une jeune fille de Marseille partit un beau soir de chez elle, joyeuse à la pensée du plaisir qui lui était promis. Elle s'amusa, chanta, dansa, rit, comme on s'amuse, on chante et on rit quand on se sent jeune et que les regards des hommes vous disent jolie. A la même heure, sa mère qu'elle avait laissée chez elle, tombait d'un escalier, et, grièvement blessée, agonissait une partie de la nuit à l'endroit de sa chute, la maison étant vide. La jeune fille la trouva là, alors qu'elle rentrait aux premières heures du matin, la tête emplie encore de beaux souvenirs. Il était déjà trop tard. Et elle n'eut que le temps de changer sa toilette de soirée contre un vêtement de deuil.

Les journaux disent qu'elle est devenue folle...

Pauvre fille !...
Les bonnes gens ont un mot pour désigner ces atroces manifestations du destin. Ils disent : « C'est la vie ! » Et ils haussent les épaules...

Parlons d'autre chose...

On vient de faire une curieuse trouvaille...
En dépouillant des papiers, un chiffonnier découvrit, dans une petite ville de Suisse que nous ne nommerons pas, un cahier bleu qui contenait des vers. Il les montra à un journaliste. Les vers étaient beaux ; et celui-ci, curieux comme il se doit et patient comme il arrive, rechercha quel pouvait être leur auteur. Or — tenez-vous bien — il découvrit que c'était une vieille dame qui, vivant seule entre un chat et un perroquet, s'était mise sur le tard à écrire des choses enflammées. La chose ne fut pas ébruitée parce que la dame vit toujours et qu'il ne faut faire aux vieilles gens nulle peine, même légère. Mais le journaliste en question a gardé précieusement le cahier sur la couverture duquel il a tracé, de sa plus belle ronde cette pensée de douze pieds :

« C'est quand on n'aime pas, qu'on fait des vers d'amour ! »

Le prix d'un nez...

La vie chère a de bien curieuses conséquences. Une jeune fille — rassurez-vous, elle n'est pas américaine — eut récemment le nez endommagé dans un accident d'automobile. Le nez était joli, paraît-il ! et la jeune fille très moderne. Elle réclama des dommages-intérêts. Et comme le tribunal était composé d'hommes galants, il alloua 32.000 francs de dommages-intérêts à la jolie plaignante après avoir délibéré cinq heures durant sur cette grave question.

A ce prix, vous rendez-vous compte de ce qu'eût pu demander la Vénus de Milo si elle eût été moderne...

...Et pour finir

Heureusement, il y a des femmes d'esprit.

Parce qu'il existe au monde un monsieur qui a nom Tristan Bernard et qui fait profession d'homme d'esprit, on n'accorde généralement cette qualité au seul sexe masculin. Et pourtant ! Une femme « encore » jeune de chez nous à qui un malpoli demandait son âge, lui a fait, racontant-on, la jolie réponse suivante : « Apprenez, Monsieur, que la vie d'une femme se divise en sept âges ! ». Et, comme l'impertun demandait lesquels : « ...le bébé, la fillette, la jeune fille, la jeune femme, la jeune femme, la jeune femme, la jeune femme !... »

L'autre se l'est tenu pour dit.

F. G.

MON ONCLE SAMUYET

EST une bonne tête de bon vieux Vaudois que mon oncle Samuyet, il porte encore pantalon et veste de milaine brune, une chemise de grosse toile de fil, à col rabattu et un petit chapeau rond ; ajoutez à cela un gambier à couvercle et chaîne de laiton, dont le tuyau est rogné presque au ras du fourneau, et vous aurez une idée assez exacte de l'équipement de ce bonhomme d'oncle. Sa figure ? C'est celle du bon paysan des bords de la Venoge, tout près du Moulin d'Amour ; il porte une forte moustache blanche et l'impériale à la Badinguet ; sa démarche est lente et un peu lourde ; il n'est, du reste, plus jeune, il va sur ses septante-huit !

Or donc, il s'est décidé à venir par Lausanne, faire une ou deux excursions, pour le Nouvel-An ; c'est ce qui m'a valu l'honneur et le plaisir de sa visite ; car, il n'aime plus tant sortir de son coin, rapport à ces tonnerres d'automobiles que le diable fricasse !

Nous sommes allés faire un tour par la ville, histoire de voir un peu les boutiques et les transformations de la capitale. L'oncle Samuyet trouve que nos braves agents ont un air majestueux, avec leur casque ; « ils présentent mieux que notre garde-champêtre, va pi », m'a-t-il déclaré ! Dans nos péripéties à travers la ville, nous avons rencontré monsieur le Syndic. Qui est ce monsieur que tu viens de saluer ? me demanda-t-il. Je lui dis qu'il c'était et mon oncle me dit d'un

air respectueux : « C'est, ma foi, un bien joli homme ! »

Pour rien au monde, l'oncle Samuyet ne voudrait demeurer par ici, il y a trop de tredon. « Diable m'emporte, si je pourrais dormir et faire ma reposée ! On est, ma foi, bien mieux par chez nous, va pi ! » Nous sommes allés voir le nouveau Palais fédéral ; mais il n'a pas eu l'air d'impressionner l'oncle Samuyet qui m'a dit : « C'est rude beau, rude grand ; mais, ça doit aussi coûter rude cher ! » C'est pas le tout, il me faudra voir acheter un broussetout pour l'Odjeste et une casevanka à l'Adèle ; et puis, il faut aussi voir pour des amusements pour les bouèbes à l'Elise ; mène me voir dans un magasin un peu de sorte, pour que je puisse acheter tout ce commerce. » Après avoir fait toutes ces emplettes, nous sommes allés, en bons Vaudois, partager trois décis, dans une bonne petite pinte ; car l'oncle Samuyet n'aime pas ces puissantes belles auberges où il n'y a que des messieurs de la haute ; « Dince no sont pro tzi no », m'a-t-il dit ; et, nous avons parlé du village. « Ça ne va rien tant bien par chez nous ces temps », m'a dit l'oncle. Les cochons au syndic viennent à rien ; le cheval à Ugène a le gourme, depuis qu'il a fait le dernier camp ; la femme au ministre est toute clinque ; le bouèbe au régent s'est cassé la canicule en jouant à fottabelle, il ne fait jamais que des pouettes manières, ce crapaud de gamin ! La municipalité est tout en bisebille, rapport au grand Daniet qui a par toute force voulu acheter une pompe à feu dans le canton de Berne, et pis qu'elle ne va pas ; comme il n'y a pas assez de pompes à vendre par chez nous ; tu comprends que nos gaillards du village ne savent pas pomper en allemand ! Tu viendras voir cette pompe, toi qui t'y connais en mécanique ; tu nous diras ce qu'elle a dans le ventre, qu'elle ne veut pas gicler plus haut que le boiton au pintier ! Tu sais, le grand Daniet pourrait bien avoir une veste aux votes, rapport à cette bougre de pompe, va pi ! »

Je pense que notre ministre va nous quitter, rapport à la santé de sa femme ; c'est rude dommage ; parce que c'était un brave et digne homme qui faisait bien du bien !

Et, là-dessus, l'oncle Samuyet a été reprendre son omnibus pour les Grands Moulins, en me recommandant d'aller le trouver, mais avant les regains !

Pierre Ozaire.

Efficacité. — Dans une pharmacie. — J'ai un rhume de cerveau dont je ne peux me débarrasser, avez-vous un remède ?

— Certainement, monsieur. Voici une potion excellente qui va vous guérir radicalement, un de mes clients l'emploie depuis vingt ans.

CURIOSITÉS MATHÉMATIQUES

Ecrivez au-dessous les uns des autres les nombres formés par les neuf premiers chiffres en les disposant comme l'indique le tableau ci-dessous ; multipliez ces nombres par 9 et ajoutez à chacun des produits les chiffres formant la suite naturelle des nombres à partir de 2, vous obtiendrez d'autres nombres formés uniformément par le chiffre 1, c'est-à-dire que :

1	fois	9	plus	2	égale	11
12	»	9	»	3	»	111
123	»	9	»	4	»	1111
1234	»	9	»	5	»	11111
12345	»	9	»	6	»	111111
123456	»	9	»	7	»	1111111
1234567	»	9	»	8	»	11111111
12345678	»	9	»	9	»	111111111

Chacun des derniers nombres est composé d'autant de chiffres 1 qu'il y a d'unités dans le nombre ajouté au produit de 9.

Faites une opération analogue avec des 8 et vous aurez les nombres singuliers ci-après :

1	fois	8	plus	1	égale	9
12	»	8	»	2	»	98
123	»	8	»	3	»	987
1234	»	8	»	4	»	9876
12345	»	8	»	5	»	98765
123456	»	8	»	6	»	987654
1234567	»	8	»	7	»	9876543
12345678	»	8	»	8	»	98765432
123456789	»	8	»	9	»	987654321

EH ! ALLEZ-Y DONC !

A peine le Nouvel-An est-il passé et que les gens ont retrouvé un peu de repos pour leur estomac et leur portemonnaie qu'un assez désagréable rappel à l'ordre leur tombe dessus un beau matin.

Par la remise de son formulaire de déclaration de fortune, le fisc vous fait savoir qu'il est toujours là, pas loin de vous, comme le lion de l'Evangile, et qu'il va bientôt remettre en marche son pressoir.

Pour employer les termes de nos braves vignerons des bords du Léman, les « quarts » et les « recoupées » vont recommencer de plus belle.

Selon leurs dispositions compressibles, les malheureux contribuables seront serrés et « chatonnés » comme du marc de vendange, s'ils ne sont pas encore, par les temps qui courent, aplatis comme les morceaux de « ni-on » de l'huilerie à Zwigard.

Quelle « cougnée » vous attend, pauvre ami !

Et pourtant, il y a encore des malins qui réussissent à passer entre les plots du pressoir. Beaucoup de grains, et non les moins gonflés, je vous assure, ne rendent pas tout leur jus aux vignerons du grand argentier de l'Etat, tandis que les autres doivent se laisser faire sans « cresener ».

Il y aura toujours et partout des malins qui se rient des rigueurs de la loi.

C'est un peu comme l'histoire du petit commis de magasin que son patron avait envoyé, avec une charrette, conduire un énorme colis à la gare.

Le malheureux gosse suait et soufflait pour traîner « ce voyage » au-dessus de ses forces, lorsqu'un vieux monsieur, passant par là, se mit bravement à pousser derrière jusqu'au dessus de la montée.

— Pourquoi est-ce que ton patron t'envoie avec une charge pareille ? demandait au commis le brave homme indigné.

— Il m'a dit : Va seulement, tu trouveras bien un imbécile en route pour t'aider, répondit naïvement le jeune garçon !

Est-ce qu'il n'en est pas un peu de même pour l'impôt ?

* * *

Il a fallu donc remplir consciencieusement la déclaration de fortune qui nous a été remise et dire la vérité.

Pour certains, cette confession a été, de nouveau, assez pénible. Ce ne sont pas des menteurs, oh ! non, le mot est trop gros, mais ils économisent la vérité. Il y a, en effet, une petite nuance.

Pour les propriétaires fonciers, il n'y a pas moyen de tromper la commission vigilante. Et pour les fonctionnaires, les fameux « traitements fixes », la bête noire de bien des gens, venez-y voir ! Pas moyen de cacher cinq centimes.

Mais hélas ! lorsqu'il s'agit de créances, que d'oublis plus ou moins volontaires. Ils sont nombreux les titres au porteur ou autres qui mettent en pratique la morale du grillon de la fable : « Pour vivre heureux, vivons cachés ! »

Et pour le produit du travail, quelle merveilleuse élasticité d'appréciations pour arriver au néant ou à quelque chose qui lui ressemble.

Seuls les possesseurs d'une nombreuse progéniture ont le privilège de faire bénéficier leur smala de l'exonération pour charges de famille, au point que le décompte dépasse souvent le revenu imposable.

L'Etat, s'il ne peut rien leur prendre, ne puisse quand même pas la générosité jusqu'à leur rembourser la différence.

Le fisc a horreur des comptes où il est en déficit.

Ce serait pourtant une prime bien méritée accordée à ces braves gens qui fournissent de nombreux défenseurs à la patrie.

Il n'y a rien de moins amusant pour les intéressés, lorsque la commission convoque, par escouades, à sa barre, ceux sur lesquels elle s'apprete à faire un nouveau tour de vis.

Ce sont des discussions où, neuf fois sur dix, les récalcitrants doivent avaler la pillule amère. Toujours l'éternelle histoire de la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

« Qu'ils crient seulement, pourvu qu'ils paient »,